

TRADUIRE DELEUZE

Multitudes n°29 [online]

DAN SMITH

« Ce type deleuzien... »

Mon activité de traducteur a débuté pendant que j'étais encore un étudiant en thèse à l'université de Chicago. Mes motivations étaient doubles : je voulais travailler mon français et étudier Deleuze ; la traduction d'un de ses livres semblait satisfaire ces deux intérêts. Je suis arrivé, je ne sais pas comment, à obtenir un contrat pour la traduction en anglais de *Francis Bacon : Logique de la sensation*, que j'ai terminée en 1991, toujours étudiant, mais celle-ci n'est parue qu'en 2003. Rétrospectivement, c'était une entreprise quelque peu ridicule et présomptueuse.

Ma rencontre avec l'œuvre de Deleuze a eu lieu peu de temps après que *Nietzsche et la philosophie* (1962) ait été traduit par Hugh Tomlinson en 1981. À cette époque, je dévorais Nietzsche avec avidité, mais l'interprétation de Deleuze était totalement inattendue. Les textes de Nietzsche m'étaient connus, mais ce que Deleuze faisait avec ceux-ci ne l'était pas : non seulement il systématisait la pensée de Nietzsche d'une manière jusque-là inimaginable (Nietzsche pour moi, comme pour beaucoup de monde, était surtout un auteur d'aphorismes et de fragments), mais il l'arrimait solidement dans l'histoire de la philosophie (anti-hégélienne, postkantienne, pro-spinoziste). C'était excitant à lire : tout dans le livre semblait éblouissant et neuf, et je me souviens de l'avoir lu avec avidité pendant mes cours universitaires, oubliant la présence du professeur. Intrigué, je me suis rendu à la bibliothèque universitaire pour

voir si Monsieur Deleuze avait écrit d'autres livres et, en effet, c'était le cas, bien que seulement trois d'entre eux fussent disponibles en anglais : *Masochism* (1967; trad. 1971), *Proust and Signs* (1964 ; trad. 1972), et *Anti-Oedipus* (1972; trad. 1975). Il y avait un exemplaire de *Différence et répétition* sur les étagères, sa couverture dorée en parfait état, n'ayant, semble-t-il, jamais été ouverte. J'avais bien eu des unités de valeur en traduction (français et allemand) à valider à l'université, mais comme beaucoup d'étudiants américains, économe de mon temps, je ne leur avais accordé que peu de sérieux.

Immédiatement, l'acquisition d'une bonne connaissance du français est devenue une de mes plus hautes priorités. Je me suis mis à étudier le français de manière sérieuse essentiellement afin de lire Deleuze. Puis, peu de temps après, j'ai rassemblé à grand-peine (comprenez : en m'endettant plus encore avec des prêts étudiants) l'argent nécessaire pour aller à Paris assister à un cours de français proposé par la Sorbonne pendant les huit semaines de l'été. Comme d'autres étudiants étrangers, j'ai été dupé par le nom prestigieux : l'inscription pour les cours a bien eu lieu dans l'enceinte magnifique de la Sorbonne, mais les cours eux-mêmes – exceptionnellement surpeuplés, avec des exercices infinis et répétitifs – étaient relégués dans un bâtiment quelconque près du boulevard Raspail. C'est un camarade de cours hispanophone avec qui j'ai noué amitié qui est véritablement devenu mon professeur de langue. Comme ni lui ni moi ne parlions la langue de l'autre, notre seul moyen de communication était notre français balbutiant, et nous nous y sommes plongés sans retenue. Nos discussions ferventes sur la politique ou la philosophie dans un français littéralement infantile faisaient tordre de rire les gens tant nous ressemblions à deux bébés se disputant les mérites de leurs petits pots. Je n'ai jamais revu Jorge après cet été, mais j'ai toujours le pull (sans l'avoir porté) qu'il m'a donné en échange d'une paire de jeans au moment de nos adieux à la gare de Montparnasse.

De là, une confession : lorsque j'ai commencé à traduire,

j'avais un niveau de français tellement rudimentaire que c'en était embarrassant. Sans me décourager, et d'une probable parfaite ingénuité, je me suis néanmoins lancé. À mon retour aux Etats-Unis, j'ai décidé – d'une manière ou d'une autre – d'essayer d'obtenir un contrat de traduction pour le livre de Deleuze sur Francis Bacon, même si je n'avais aucune idée de la façon dont il fallait procéder. J'ai pris contact avec la maison d'édition, Zone Books, dont j'admirais la qualité de production, et j'ai eu la chance de tomber sur un interlocuteur enthousiaste en la personne de Rennie Childress, le directeur de la rédaction. Mais des obstacles inattendus se sont dressés presque immédiatement après : l'éditeur français refusait curieusement de vendre les droits de traduction. La raison devenait vite apparente : le livre avait été publié par les Editions de la différence dans une collection intitulée « La vue le texte » et l'éditeur de la collection, Harry Jancovici, cherchait une maison d'édition qui consentirait à traduire toute la série, y compris les volumes à venir. Faute de pouvoir mettre en place une telle disposition, Jancovici a fini par trouver une solution alternative, en créant sa propre maison d'édition, Portmanteau Press, un projet chimérique installé dans l'appartement d'un ami, à New York. Du fait de mon association avec Zone Books, Portmanteau m'a offert un contrat de traduction que j'ai signé avec empressement. Je me suis mis immédiatement au travail. Tout à coup, j'étais Traducteur ; complètement dépassé et ne faisant pas le poids.

Tout traducteur a son propre style, et j'ai vite constaté pour ma part que le processus de traduction passait par deux phases. La première était agréable, facile. On peut faire une traduction initiale de n'importe quel texte de manière assez rapide et satisfaisante, et ce faisant, on a l'impression de mieux cerner le texte. J'ai passé beaucoup de temps à étudier le texte de Deleuze, en consultant tous les livres auxquels il fait référence, dont ceux de Wolfflin, Worringer et Riegl que je dévorais. J'ai également lu tout ce que je pouvais trouver sur Bacon, y compris les entretiens avec David Sylvester et la biographie par Michael Peppiat. J'ai cherché dans de nombreux

livres d'histoire de l'art, comme ceux de Panofsky, le meilleur équivalent pour des termes comme *malerisch* (un mot allemand qui veut dire quelque chose comme « pictural » mais que j'ai finalement décidé de ne pas traduire). Mais le plaisir et l'aventure de cette première phase ont rapidement cédé le pas à l'imbroglio linguistique de la deuxième. J'ai alors passé des heures à réviser les phrases traduites, en essayant de les épurer de tout gallicisme et d'assurer qu'elles se lisaient comme de vraies phrases anglaises. J'oscillais constamment entre les pôles bien connus d'une fidélité à la langue française et d'une expression anglaise « heureuse ». Il me semblait qu'il fallait privilégier le deuxième de ces pôles pour un texte philosophique comme celui de Deleuze, même si, en tant que traducteur débutant, je me débattais toujours avec le premier. Cette deuxième phase m'a appris une chose essentielle : le fait d'avoir une bonne maîtrise d'une deuxième langue peut bien être une condition nécessaire pour traduire, mais ce n'est pas suffisant ; il est assez important, sinon plus, d'être capable de bien écrire, ou au moins d'écrire de manière cohérente, dans sa propre langue. Tout comme chaque écrivain a sa propre manière d'écrire, chaque traducteur a sa propre manière de traduire. Le style qui m'était particulier, je l'ai découvert, se révélait être sans extravagance, impersonnel, et – je le craignais de temps en temps – peut-être plutôt ennuyeux, mais ce n'était pas quelque chose que je contrôlais consciemment. En tout état de cause, je pensais qu'il exprimait un certain trait de l'écriture de Deleuze, dont le style était affirmatif et direct, presque à la manière d'Hemingway.

Rétrospectivement, je me rends compte que ce qui m'a amené à entreprendre un travail de traduction n'était rien moins que le mobile le plus banal au monde : l'argent. Il est vrai que la traduction est très mal payée. Aux Etats-Unis, on considère le traducteur comme quelqu'un qui loue ses services ; on le paie en général au mot et il ne reçoit que rarement des droits d'auteur. Mais j'avais besoin d'argent en tant qu'étudiant en thèse et j'ai décidé qu'un travail mal payé comme traducteur était meilleur qu'un emploi académique bien payé à mi-temps.

Par ailleurs, la traduction porte une certaine valeur symbolique dans le monde universitaire – tout au moins, c’est une bonne manière d’étoffer son curriculum vitae. Même si l’intérêt financier était faible, le fait d’avoir traduit un livre de Deleuze me semblait vaguement quelque chose dont je pourrais tirer parti pour ma carrière à venir ; ce qui s’est avéré le cas, pour le meilleur ou pour le pire. Positivement, des gens qui travaillent sur les textes de Deleuze en anglais reconnaissent souvent mon nom simplement parce qu’il est sur les couvertures de deux de ses livres. Négativement, cela m’a donné une identité académique officielle que je ne perdrai probablement jamais : jusqu’à la fin des temps, je resterai un « traducteur de Deleuze » ou « ce type deleuzien ».

Toutefois, je n’ai pas acquis ces avantages tout de suite. La traduction de *Francis Bacon : Logique de la sensation* achevée en 1992 n’a été publiée que onze ans plus tard, en 2003. Mon contrat avec Portmanteau Press fut une idée admirable, mais il s’avérait que M. Jancovici n’avait pas de financement viable. J’ai présenté mon manuscrit et au lieu de recevoir mes honoraires, je n’ai eu droit qu’à des histoires interminables au sujet d’un paiement imminent durant des mois. Désespéré – car je comptais sur cet argent pour payer mon loyer et pour manger au cours des mois à venir – j’ai assailli le représentant de Jancovici à New York de supplications et d’histoires larmoyantes sur ma situation désastreuse. Pris dans un dilemme, il a finalement cédé et m’a envoyé \$500 dollars de ses fonds propres – dont je doute qu’il ne les ait jamais récupérés de la bientôt défunte Portmanteau Press. Bien que l’argent ait constitué une urgence à ce moment-là, ce que je craignais le plus était que le manuscrit de la traduction – sur lequel je venais de suer sang et eau pendant de longs mois – disparaisse au fond d’un abyme éditorial dont il ne se ressusciterait jamais. Et ce fut en effet le cas.

En 1992 j’ai (miraculeusement) été le bénéficiaire d’une bourse Chateaubriand dispensée par le gouvernement français, laquelle m’a permis de passer l’année universitaire 1993–1994 à

Paris pour faire de la recherche et écrire ma thèse. Toujours inquiet du sort de mon manuscrit, j'ai localisé Harry Jancovici par l'annuaire et pris rendez-vous avec lui. De cette rencontre, je n'ai gardé que des vagues souvenirs. On m'a fait entrer dans un appartement peuplé d'une petite foule (des amis ? des groupies ? des parasites ? c'était difficile de juger), mais Jancovici n'a fait que réitérer en chair et os les mêmes explications évasives qu'il m'avait données par email. Je ne l'ai jamais revu et ma réaction était ambivalente. Mon impression personnelle était presque entièrement négative, mais il était tout de même à l'origine de cette impressionnante collection intitulée « La vue le texte », qui comprenait des œuvres publiées de Deleuze et de Lyotard ainsi que des parutions annoncées de Michel Butor et de Louise Bourgeois (par ailleurs, Jancovici m'avait envoyé un texte expérimental et fascinant de Butor, dans lequel celui-ci essayait de produire une forme d'équivalent littéraire des tableaux de Jasper Johns). À ma connaissance, aucun autre livre n'est paru dans la collection, et je me suis dès lors tourné vers une autre solution.

Étant toujours chagriné par mon manuscrit perdu, j'ai décidé de m'adresser directement à Deleuze, même si l'idée d'écrire au « Grand Philosophe » m'intimidait. Manquant d'assurance dans ma maîtrise du français, je lui ai écrit en anglais. Je passais des nuits blanches, craignant irrationnellement que Deleuze s'aperçoive de la mauvaise qualité de mon français, que l'on prévienne alors les autorités, lesquelles non seulement révoqueraient ma bourse et m'expulseraient, mais déchireraient ma traduction. Bien entendu, Deleuze a répondu rapidement et généreusement : il semblait vraiment peiné par la situation et indiquait qu'il consulterait son avocat. Par la suite, nous nous écrivions deux ou trois fois encore, mais sans jamais se rencontrer, et lorsque Deleuze est mort en 1995, l'affaire n'avait toujours pas été réglée. Pendant la décennie suivante, rien ne se passa – à part quelques investigations timides de ma part. Je suis revenu aux Etats-Unis, où j'ai fini ma thèse et commencé une carrière académique, redoutant que ma traduction soit tombée dans

l'oubli pour toujours. Curieusement, toutefois, cette traduction a accompli une vie virtuelle à elle. Dans le catalogue de la MIT Press (cette maison s'engageait à distribuer le livre pour Portmanteau), ce livre figurait dans les parutions à venir et était de ce fait inscrit sur Amazon.com. De temps en temps, je recevais des emails me demandant comment se procurer une copie, le livre semblant être épuisé. En réponse, j'expliquais que le livre n'avait jamais été publié et j'envoyais des copies électroniques de mon manuscrit qui commençait à circuler, comme sur un marché noir, parmi la petite compagnie des lecteurs de Deleuze. De cette façon, le manuscrit circulait au moins parmi ceux qu'il intéressait le plus.

C'est finalement grâce aux efforts héroïques de Tristan Palmer, éditeur à cette époque à Continuum Press à Londres, que la traduction est parue. Il a contacté les proches de Deleuze, et à force conviction, il a aidé à clarifier des questions de droits de succession de propriété intellectuelle qui étaient précédemment détenus par Jancovici. Dès que les droits ont été obtenus, les proches de Deleuze ont immédiatement autorisé la publication de la traduction. Je me souviens encore du jour où j'ai reçu mon exemplaire du livre par courrier ; c'était comme un soupir de soulagement de onze années. Mais il y a eu d'autres complications. L'édition française était composée de deux volumes, le deuxième comportant des reproductions des tableaux de Bacon que Deleuze commentait dans son texte. Malheureusement, l'édition anglaise est parue sans reproduction de tableau. En tant que maison d'édition spécialisée, Continuum n'avait pas les moyens de publier un volume entier de reproductions en couleur, mais pensait y inclure quelques-unes. Au même moment, toutefois, la succession de Francis Bacon s'est trouvée elle-même devant la justice ; en conséquence, ces œuvres n'étaient pas disponibles. Comme les reproductions des tableaux de Bacon étaient facilement visibles, on a finalement pris la décision, à regret, de publier le texte sans reproductions. Le public anglophone avait au moins accès au texte de Deleuze. Cela dit, cette histoire a eu un ultime rebondissement, toujours d'actualité. Étant donnée la

division des marchés aux Etats-Unis et en Angleterre, l'édition américaine fut publiée par Minnesota Press, laquelle a décidé de tout refaire à sa manière propre : la couverture, la typographie, même la pagination. Par ailleurs, Continuum a fait paraître une nouvelle édition du livre en 2005, dans la collection « Impacts ». De ce fait, la traduction existe désormais en trois éditions différentes, dont chacune a sa propre mise en page et pagination. La relecture de mon manuscrit onze ans après fut, je dois l'avouer, une expérience étrangement satisfaisante car je trouvais que la traduction tenait bien la route. Ma rigueur a peut-être compensé mon manque de confiance. La seule révision importante que j'ai faite consista à changer la traduction du mot « témoin » de *witness* en *attendant* – celui-ci étant un mot que Bacon utilise lui-même dans un de ses tableaux. Les autres changements n'étaient que stylistiques et esthétiques.

L'autre traduction de Deleuze que j'ai entreprise a une histoire bien moins dramatique. À la demande de Minnesota Press, j'acceptais de traduire *Critique et clinique* peu de temps après sa publication en 1991. Pour ce faire, je me suis allié à Michael A. Greco – Ariel – un étudiant en thèse à Berkeley que j'avais rencontré à Paris. On s'est réparti les dix-sept essais du livre, en lisant et en corrigeant les traductions faites par l'autre. On échangeait de nombreux commentaires et suggestions, en repérant des erreurs ici et là, en proposant ailleurs un meilleur choix lexical ou une expression plus heureuse au niveau de la formulation anglaise. Pour ma part, ce fut la seule fois de ma vie où je collaborais avec quelqu'un d'une manière qui se rapprochait de la collaboration entre Deleuze et Guattari : nous corrigions chaque phrase de la traduction plusieurs fois, le résultat final étant une traduction bien meilleure que celle qu'on aurait pu produire seul. Les rares moments de tension ne concernaient jamais la traduction, mais uniquement notre organisation de travail. Il y avait une qualité esthétique à nos concessions réciproques : terriblement gêné quand Ariel trouvait une erreur évidente, je ressentais une admiration extraordinaire lorsqu'il proposait des traductions spectaculaires alternatives.

C'était une véritable aventure intellectuelle, dont nous nous souvenons tous deux avec une grande tendresse. Nous étions à la fois fiers de la traduction et du *modus operandi* dont elle fut le résultat.

Je n'ai pas seulement écrit une longue introduction à cette traduction, mais j'ai aussi établi l'index, dont je suis plutôt fier. Les index constituent un genre omniprésent mais peu remarqué : non seulement ils guident les lecteurs dans le repérage des passages, mais ils résument le contenu d'un livre d'une manière instructive même si l'ordre alphabétique est arbitraire (j'indique au passage que l'index établi par John Rawls pour son propre livre, *Theory of Justice* est l'un des grands index modernes, proposant essentiellement aux lecteurs un résumé alphabétique du livre par l'auteur lui-même.) L'édition anglaise de notre traduction comprend aussi l'essai de Deleuze sur Samuel Beckett, *L'Épuisé*, lequel est publié séparément en français mais appartient clairement au projet de *Critique et clinique*. Nous avons utilisé la traduction excellente qu'Anthony Uhlmann, de l'University of Western Sydney, avait déjà faite, notre seul regret demeurant que le nom d'Uhlmann ne figure ni sur la couverture ni sur la première page de l'essai ; nous espérons que cet oubli sera rectifié dans les éditions à venir.

Après avoir fait ces deux traductions, j'ai juré de ne jamais encore critiquer le travail d'un autre traducteur – un serment que j'ai rompu à plusieurs reprises. Une traduction est la chose la plus facile au monde à critiquer. Tout mot a plusieurs connotations, toute phrase peut être traduite d'une multitude de manières ; la tâche du traducteur est de choisir l'une d'elles, et un lecteur désinvolte n'a pas de peine à en proposer une autre. Mais ce qui compte en définitive, c'est le style de l'ensemble et à cet égard les traductions en anglais de Deleuze sont inévitablement variables. Ma traduction de Deleuze préférée est celle d'*Expressionism in Philosophy : Spinoza*, par Martin Joughin : elle a une exactitude et une économie du style qui se rapproche du style de Deleuze lui-même. En revanche, la traduction faite par Joughin des *Pourparlers* vise à un style plus

familier, plus parlé – en employant des contractions comme *don't* au lieu de la forme plus formelle de *do not* – même si Deleuze a fourni des réponses écrites aux questions des entretiens. De ce fait, une certaine rigueur terminologique a été à mon avis sacrifiée, et je me reporte souvent au français lorsque je cite ce texte. Les traductions faites par Brian Massumi sont uniformément excellentes et c'est sans exagération quelconque que de dire qu'il a placé la barre très haut. Les nombreuses traductions faites par Hugh Tomlinson sont solides et fiables, comme le sont aussi celles de Paul Patton et par Constantin V. Boundas que j'ai souvent eu l'occasion de consulter. On peut, toutefois, facilement tomber dans certains pièges. Dans sa traduction de *Foucault*, Sean Hand rend invariablement le mot « singularité », non pas comme *singularity* comme il faudrait le faire, mais comme *distinctive feature*, ce qui est la traduction suggérée dans le dictionnaire bilingue Collins–Robert. Hand semble avoir simplement adopté celle-ci malgré le fait que « singularité » soit évidemment un terme technique qui se trouve partout dans l'œuvre de Deleuze. De toutes les traductions de Deleuze en anglais, celle du *Pli*, par Tom Conley, pourrait bien être la plus problématique. Dans ce livre, Conley – qui est un traducteur prolifique et compétent – semble vouloir communiquer la polysémie des termes français en traduisant ceux-ci d'autant de manières diverses que possible. Ainsi, dans une partie du livre où il s'agit d'une analyse de la théorie leibnizienne des objets, le mot français « objet » se trouve rendu en anglais par des vocables variés tels que : *object*, *objective* et même *goal* (au sens de « but »), et tout ceci en l'espace de deux pages. Les propos tenus par Deleuze sont rendus quasi-incompréhensibles à cause de cette décision de traduction. Mais si une mauvaise traduction peut rendre un texte inaccessible aux lecteurs des années durant, il n'en est pas moins vrai que les traducteurs ne sont pas appréciés comme il se doit : on les condamne facilement lorsqu'ils se trompent, mais on les oublie allégrement lorsqu'ils visent juste.

Nous avons tous lu des théories de la traduction : sur son

impossibilité, son incommensurabilité, et ainsi de suite. Le vrai travail de traduction est, bien entendu, bien plus banal : cela consiste à produire un style à partir de mille décisions de traduction minutieuses. La morale que je retiens de l'épreuve de traduction du livre sur Bacon est que ce travail de traduction banal s'enracine invariablement dans des conditions de production plus globales où s'entremêlent les décisions, souvent imprévisibles, des éditeurs, des auteurs, des maisons d'édition, et même des détenteurs des droits de traduction : ce qui ajoute une dimension de frustration et d'incertitude à une tâche déjà complexe. Tout cela est inévitablement obscurci dans le résultat final. Selon Marx, le goût du pain ne donne aucune indication quant aux conditions de sa production, et l'on pourrait reprendre cette comparaison pour la traduction. Personne ne peut savoir les souffrances innombrables et solitaires du traducteur qui finissent par être occultées par l'inévitable ligne qui apparaît dans toute note biographique universitaire : Daniel W. Smith est traducteur en anglais de deux livres de Gilles Deleuze : *Francis Bacon: The Logic of Sensation* and *Essays Critical and Clinical* (avec Michael A. Greco).¹



¹ Traduit par Louise Burchill, avec l'aide de Martine Chapin et Jean-Pierre Tillos.